



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modès.

Arrière aujourd'hui les modes d'hiver et ses bals, et les raouts, et les toilettes de tous les siècles, et les salons resplendissans, et les femmes éblouissantes, et tant de belles et superbes choses qui nous fournissaient de si pompeuses descriptions. Les lustres sont éteints, les diamans retirés dans leurs écrins, et les femmes ne parlent plus que simplicité, fleurs du printemps et chapeaux de paille. Autre tems, autre style; conformons-nous donc aux circonstances, et parlons pour la dernière fois de ces soirées dansantes où nous avons vu toutefois de bien gracieux costumes. Ils semblaient déjà empreints de quelque chose de la nouvelle saison : c'étaient des crêpes unis, blancs, roses ou bleus, ornés au-dessus des genoux, aux épaules, à la

ceinture, de quelques branches de géranium, de lilas blanc, de roses sauvages. Puis de jolies robes en gaze unie, perlées, rubannées, sans garniture aucune et n'ayant pour tout luxe que des mantilles en point ou en dentelle de soie. Disons aussi un mot sur cette quantité de jolies toilettes, composées d'organdi brodé en laine-cachemire de couleur ou en soie nuancée. Les broderies en laine de couleur étaient surtout employées pour les semis de petites étoiles, croissans, losanges, griffes, etc. Les bouquets, les guirlandes étaient en soie; nous devons surtout citer celles dites *à la jardinière*. C'est un délicieux parterre de fleurs de toutes nuances, de toutes saisons, jetées pêle-mêle sur un organdi blanc, si fin, si transparent, que la femme ainsi revêtue semblaît apparaître au milieu d'un petit Eden au tems des fleurs. Il y a goût, luxe, richesse dans cette étoffe qui sort des

magasins de M. Pradel*, et qui est convenable à toutes les saisons.

Et puis les coiffures étaient simples, légères, sans prétention. Des bandeaux, ou une seule grosse boucle de chaque côté des tempes, des tresses tournées avec grâce et sans beaucoup d'élévation, un peu en arrière de la tête. Pour ornement, un petit cordon de fleurs, traversant le front, ou des branches légères, placées à la Mancini, de chaque côté des joues. Pour quelques jeunes filles, une rose ou un nœud de gaze d'un côté de la tête, et à la plupart des femmes des étoles jetées sur le cou, et laissant voltiger sur la robe de bal leurs bouts richement frangés.

N'est-ce pas qu'il est dommage de ne plus pouvoir vous faire d'aussi gentilles descriptions, et de se voir interdits les récits de bals si fertiles en mots que nous aimons à vous dire? Mais que faire, hélas! mesdames, vous le savez, tout change, et le plus sage est de changer aussi. Voilà pourquoi je vais vous parler de M^{me} Baudrant, qui fait déjà force jolis chapeaux de paille de riz, avec une rose, une plume, une branche d'arbuste étranger; de M^{me} La Rochelle, qui a innové, pour Longchamps, des coupes et des ornemens de chapeaux dignes de succéder avec succès à ceux qui sont sortis cet hiver des mêmes magasins; de M^{me} Céliane-Martin, qui, dans ses modes de printems, a conservé la magie de rajeunir, par la grâce de ses formes, toutes les femmes qui les adoptent.

M^{me} D.***, dont le goût exquis se reproduit avec tant de charmes, après avoir excellé dans les plus brillantes parures de l'hiver, nous offre pour l'été des chapeaux délicieux. Entrons aussi dans ce petit boudoir rosé au fond duquel tant de jeunes élégantes vont essayer les modes de M^{me} Vaulont, et ne résistent point aux charmantes capotes

écruës qui ont été vues chez elle cette semaine. Nous ne rappellerons point en cette occasion le nom d'Herbaut, depuis tant d'années point de mire de nos célébrités modistes; mais nous ne saurions taire un nouvel éloge sur la recherche, la nouveauté et le style tout gracieux des modes qu'ont fait éclore les premiers rayons du soleil qui ont pénétré dans les ravissans magasins de M^{me} Thomas.

De tous ces noms heureux, il nous est resté l'aperçu des modes du printems qui se révèlent par des pailles de riz et d'Italie; des chapeaux en poul de soie, ou crêpe rose, lilas, vert ou blanc; beaucoup de capotes en gros de Naples couleur écruë, doublées en rose ou bleu; quelques capotes en taffetas écossais, et en général des formes demi-hautes, des passes assez grandes, évasées et descendant très-bas sur les joues, dans le genre de celles portées cet hiver.

Tout annonce que l'on portera sur les pailles de riz et d'Italie beaucoup de plumes. Pour chapeaux habillés, on comprend difficilement d'ornement plus élégant que des queues d'oiseaux de paradis, diversement nuancées et s'échappant gracieusement d'une légère coque de rubans. Ceux de ces oiseaux dont le plumage est nuancé en bleu sont admirables sur une paille de riz ornée de rubans de gaze bleus glacés en blanc. Nous pensons être utiles aux personnes qui recherchent ces élégans ornemens en leur annonçant qu'il s'en trouve une parfaite et nombreuse collection chez M. Notré*, ainsi qu'un assortiment de toutes les plumes les plus belles et les plus variées que la mode puisse exiger. Paris et l'étranger ont rendu justice au choix heureux de cette maison si avantageusement connue, et nous ne sommes que l'écho d'une réputation depuis long-tems établie.

* Rue de l'Arbre-Sec.

** Successeur de M^{me} Lemièrre, rue de la Paix.

* Rue du Caire, n° 7.

EXPLICATION DE LA GRAVURE.

Redingote de monselline garnie de dentelle et doublée de florence paille ; autour de la pèlerine et sur le devant du jupon un biais de mousseline dans lequel est passé un ruban paille ; le jupon et le bas des manches fixés par des nœuds de ruban de satin. Pèlerine-fichu, au-dessus de laquelle on ajoute une petite écharpe pour sortir. Chapeau en poulx de soie lilas orné de trois plumes lilas.

Extraits.

DES MISÈRES DE PARIS.

De toutes les misères parisiennes, le débarquement du provincial est la plus grande misère. Le provincial vous force de voir ce qu'on ne veut pas voir. Autant le provincial est endormi chez lui, autant il s'éveille et se remue une fois qu'il est à Paris. Nulle relâche, aucune trêve, rien ; il faut aller. Aujourd'hui c'est le Panthéon qu'on visite depuis la tombe de Jean-Jacques Rousseau, tombeau de bois blanc qui s'en va en moisissure, ô honte de de la France ! jusqu'au dôme qui a changé si souvent de croix, de bannières et d'étendards. Le Panthéon, ce grand men-songe, cette immense vanité, cette gloire impossible dans une nation changeante qui est la proie des révolutions ; le Panthéon dont le provincial ne voit que la pierre. Laissez aller le provincial. Du Panthéon il vous conduira tout droit à la Chambre des pairs dont il vous explique la nouvelle salle provisoire. A la Chambre des pairs il demandera : *Où sont les pairs ?* comme il a demandé au Jardin des Plantes : *Où sont les bêtes ?* Et si on lui répond : — Il n'y a pas de pairs aujourd'hui, il se promettra bien de revenir quand le Luxembourg sera au grand complet. Sorti du Luxembourg, il passe sous les galeries de l'Odéon, et il vous dit : — *Quel dommage qu'un si beau théâtre soit fermé !* et ce n'était pas ainsi du tems de Picard. En même tems il tire son *vade*

mecum, et il s'écrie : — *Diable et Notre-Dame de Paris que j'allais oublier !* A ce mot, M^{lle} Joséphine pâlit et tremble, elle s'est rappelé Claude Frolo et Quasimodo le sonneur. O malheureux Parisien ! après avoir grimpé sur le dôme du Panthéon, il te faut faire escalader les tours de Notre-Dame. Et ils montent, et ils grimpent, et ils s'arrêtent, et ils remontent, et ils cherchent sur les murailles ce mot grec qui veut dire *la nécessité*, et qui a donné le sujet du roman de M. Victor Hugo ; et ils vont toujours ainsi ; et enfin arrivés tout en haut, ils tirent un couteau de leur poche et ils écrivent leurs noms. Pierre Bigonnes, sa femme et sa fille et ses deux garçons, propriétaire, électeur-éligible ; anno 1835.

Des tours Notre-Dame à la Morgue, le chemin est facile. On entre à la Morgue, dont malheureusement les tréteaux noirs sont privés de cadavres ; mais en revanche tous les haillons des morts sont là étalés si horriblement ! M^{lle} Joséphine est fâchée qu'on ait badigeonné la Morgue ; elle était bien plus pittoresque auparavant. Mais où vont-ils, où plutôt où ne vont-ils pas ? Tout leur est bon ! Le Palais-Royal et le château des Tuileries, l'Académie des sciences et l'Académie française, le Louvre et les eaux de Versailles, le Musée égyptien et le Panorama, les marchandes de modes et la boutique de Véro-Dodat. Menez-nous voir, disent-ils, la Taglioni et la Mars. — Voulez-vous accepter une bouteille de bière au *Café des Aveugles* ? — La belle limonadière doit être bien vieille à l'heure qu'il est ? — Et le sauvage, est-on parvenu à l'appriivoiser ? Et autres questions du même genre. Oh ! hélas ! malheureux Parisien, ainsi attaché à la curiosité de tes compatriotes, tu regrettes de tout ton cœur la cabane recouverte de chaume, dans quelque beau vallon, au pied d'une montagne chargée de sapins toujours verts.

Je n'en finirais pas si je voulais énumérer tout ce que le Parisien est obligé de

voir dans l'année malgré lui et pour faire plaisir aux autres : par exemple, il faut qu'il descende dans les Catacombes tous les dix ans, il faut qu'il aille voir les figures de cire tous les six mois ; il est en outre chargé toute l'année de ridicules commissions : — acheter un chapeau de femme au Palais-Royal ; — souscrire aux œuvres complètes de M. de Kock ; — classer des feuilles pittoresques. — Quoi encore ? Le pauvre homme est l'intendant et le domestique de sa province, qui le pousse si fort à bout, enfin, qu'il se demande s'il ne lui vaudrait pas mieux renoncer aux bénéfices de la vie parisienne si chèrement achetés, et redevenir tout simplement un provincial.

Ce sont là les grandes petites misères de la vie de Paris : — vivre seul au milieu de ses voisins, — partager, sans qu'ils s'en doutent, leurs misères et leurs douleurs, et savoir qu'à leur tour ils vont entrer complètement dans les secrets intimes de votre existence ; — vivre sous la loi de son portier, et voir toujours là cet impitoyable Argus qui sait ce que vous faites mieux que vous, qui sait ce que vous pensez mieux que vous, qui lit dans l'âme de votre ami qui entre, et dans la lettre cachetée qu'il vous apporte ; — ne dormir que jusqu'à une certaine heure chaque jour ; — être exposé à tant d'envahissemens de province qui vous laissent à peine trois mois de liberté sur douze : voilà les vrais malheurs. Je ne parle pas de l'impôt, toujours même misère, qu'on soit à Paris ou qu'on soit en province : je ne parle pas de la garde nationale ; c'est là le plus horrible impôt de la vie parisienne ; c'est là le tourment de toute existence bien faite, le désespoir caché de tous les cœurs de ce monde, la menace toujours renaissante qui vous poursuit dans les momens les plus doux et les plus tranquilles ; c'est là une misère qui doit être mise au rang des plus tristes et des plus horribles misères.

Il est bien encore d'autres petits incon-

véniens parisiens qu'on ne doit pas passer sous silence dans une histoire complète des petites misères de Paris. Par exemple : vous sortez par un beau tems, et vous rentrez par une pluie battante ; vous vous croyez au beau mois de mai, et vous pensez que les roses vont venir, vous êtes obligé de mettre votre manteau fourré d'hermine ; vous avez un habit neuf, un cabriolet vous éclabousse ; vous voulez prendre une prise de tabac, et vous ne trouvez plus votre tabatière ; vous allez au théâtre pour voir jouer une pièce qu'on annonce et un acteur aimé, on a changé le spectacle ; vous achetez une belle pomme, et vous êtes obligé de la faire cuire si vous voulez la manger mûre ; votre dîner ne vous coûte que vingt-cinq sous, mais les huit jours suivans vous dépensez vingt-cinq francs chez votre médecin ; vous allez aux Champs-Élysées, et vous prenez l'omnibus de la barrière d'Enfer ; vous allez à la promenade, vous tombez dans une émeute et vous vous trouvez entre deux feux ; vous êtes membre du jury, et vous condamnez un homme aux galères, et, rentré chez vous, vous ne trouvez plus le sommeil, le doux sommeil, la vie de chaque jour, comme dit Macbeth ; et mille autres chagrins de toutes les heures avec lesquels on ferait un volume.

Correspondance.

A M^{me} LA DIRECTRICE.

Je ne fais aucun doute que, lorsque je vous aurai fait connaître les indignités que j'ai eu à supporter, vous ne partagiez ma trop juste indignation. Il faut, madame, donner à mes griefs toute la publicité possible. Il faut que la personne coupable du scandale dont j'ai à me plaindre soit connue et marquée d'un sceau réprobateur ; que chacun fuie à son approche ; qu'elle soit reléguée dans une

profonde solitude, comme jadis les lépreux; qu'elle passe ses jours comme les parias indiens.

Vous saurez donc que j'ai passé le printemps de ma vie, c'est-à-dire ma vingtième année, et que je suis entrée dans cet âge splendide où les charmes des personnes de notre sexe se développent avec leur raison. On peut justement dire d'elles que, faisant l'ornement d'un sexe et les délices de l'autre, l'Éternel les a créées pour le bonheur du genre humain.

Possédant, comme j'ai l'honneur de vous le dire, d'aussi précieux avantages, j'aime à me rendre aux invitations qui m'appellent aux réunions les plus brillantes. Aussi entendais-je avec surprise les déclamations d'une vieille folle qui se trouve à toutes nos assemblées. Ses discours roulaient sans cesse sur les beautés surannées qui se croient encore jeunes. Laissez, dit-elle, aux jeunes filles ce ton folâtre qui les rend aimables, mais qui vous rend ridicules; leur fraîcheur, leur naïve beauté n'ont pas besoin de parure, tandis que vous, mesdames, tout l'art de la toilette, loin de vous embellir, ne fait qu'exposer au grand jour vos rides et votre décadence. Elles sont le rosier chargé de boutons et de fleurs, vous, le même arbuste dépouillé de feuilles. J'avoue que je trouvais ces remarques, surtout la dernière, un peu brutales; n'y étant pas personnellement intéressée, je ne laissai pas que de m'en divertir. Regardez-moi, continuait-elle, je suis vieille (je le crois bien, une figure comme la sienne n'a jamais pu être jeune). J'ai l'épaule droite un peu libertine (elle est bien modeste, ce qu'elle appelle libertinage d'épaule est une grosse bosse). J'ai le regard à la Montmorency (c'est-à-dire, elle louche horriblement). Ma taille est petite (elle n'a pas pas quatre pieds), et pour comble de perfections, mon nez et mon menton montrent peut-être une propension trop amicales à se rapprocher, (sa mâchoire est un véritable casse-noisette). Eh bien, malgré toutes ces diffor-

mités, on m'accueille avec bienveillance, on m'écoute avec plaisir, on a même de la déférence pour mes opinions, tandis que vous, mesdames, je vous en avertis, on se moque de vous.

C'est surtout en présence des jeunes gens qu'elle se plaît à ces attaques; et ces messieurs semblent s'en amuser et l'exciter, par leur approbation, à les continuer. Mais une autre de ses manies est de ne pouvoir souffrir la moindre déviation de la vérité dans le récit d'un événement quelconque. Et quant aux dates, elle est d'une exactitude désespérante; on dirait une table chronologique; et comme elle a beaucoup lu et qu'elle a roulé son vilain individu dans presque toutes les villes de l'Europe, il n'y a pas moyen d'échapper à ses rectifications.

Mais hier au soir, quelle dut être ma surprise, ma stupéfaction, lorsque je me vis, moi, Perpétue de Jouvence, en butte à ses calomnieuses incartades? Pourrez-vous le croire? au moment où je racontais avec enjouement une aventure piquante arrivée, il y a peu d'années, à une amie d'enfance, je fus interrompue par la vieille je ne sais qui. Eh! oui vraiment! je me rappelle parfaitement cette histoire: j'étais dans le pays au moment où elle arriva. Oh! mais il y a bien longtemps de cela! bien long-temps. Attendez!.. je n'avais alors que trente ans, et...

Eh! madame, lui dis-je avec impatience, personne ne vous prie de dire votre âge.

Pardonnez-moi! pardonnez-moi, répliqua-t-elle, c'est ma manière de classer les dates: Eh! mais, attendez donc, il y a peu d'années, dites-vous? peu d'années!... mais, je m'en souviens, le héros de l'aventure était un officier prussien, prisonnier de guerre; or, la campagne de Prusse s'ouvrit et se termina en 1806, et comme nous sommes en 1835, cela fait donc vingt-neuf ans bien sonnés.

Mais, madame,...

Oh! attendez, attendez, et la chanson qu'on fit à cette occasion, hein! vous vous

la rappelez?... C'est bien étonnant qu'on n'ait jamais pu en découvrir l'auteur : elle était un peu maligne, mais bien faite. Je crois que votre amie d'enfance y était comparée à une amazone. Attendez, attendez, ah ! m'y voici ; et la vieille bavarde se mit à déclamer avec sa voix de chouette.

Quelle est cette antique amazone,
Que porte un coursier desséché ?
Peut-elle encore à son automne...

Peut-elle encore à son automne... ah ! mon Dieu !... à son automne ; c'est singulier, le vers suivant m'échappe, j'ai ordinairement si bonne mémoire. Ah ! dam, c'est qu'il y a long-tems de cela... Vingt-huit ans... cela vous vieillit, etc., etc.

Imaginez, madame, ce que je dus souffrir pendant les réminiscences de l'indigne petite vieille. Je voyais le sourire se peindre sur toutes les figures, à mesure qu'elle avançait dans ses attendez donc ; et suffoquée de colère, je m'élançai hors du salon, dont la porte fut à peine refermée sur moi, que j'entendis éclater, avec violence, l'hilarité générale que ma présence avait retenue jusqu'alors. L'infarnal couplet, *Quelle est cette antique amazone ?* répété en chœur, n'était interrompu que par un rire bruyant et convulsif qui ébranlait les voûtes de la maison.

Je rentrai chez moi, ne respirant que vengeance. Je l'obtiendrai, et il faut, madame, que vous m'y aidiez, en faisant connaître, par la voie de votre journal, l'odieuse petite vieille. Si vous me refusez la publicité que je vous demande, je ferai écrire contre vous ; je décrirai en tous lieux votre journal ; j'en ai le pouvoir, et je récompenserai par de légères faveurs tout le mal qui vous sera fait.

PERPÉTUE DE JOUVENCE.

STEEPLE CHASE DE BERNY.

On annonçait depuis quelques jours un brillant *steeple chase*, avec tous ses épisodes de barrières franchies, de fossés périlleux, de jambes cassées ; et malgré la

date et le nom du mois, sur la foi de cette promesse, un concours prodigieux de promeneurs, de cavaliers, de paysans, d'équipages et de gardes champêtres encombra la route qui s'offre à la gauche de la croix de Berny, premier relais de poste sur la route d'Orléans.

La course, annoncée pour deux heures, n'a eu lieu qu'à quatre heures.

Les concurrens étaient :

M. d'Hinnisdal, montant un cheval de M. Rondeau de Courcy ;

M. Allouard, montant un cheval de M. le prince de la Moskowa ;

M. de Normandie, montant son cheval ;

M. de Vaublanc, montant une jument grise qui lui appartient.

M. de Vaublanc est arrivé le premier avec un grand avantage de vitesse. M. Allouard le suivait à quelque distance. Bientôt s'est présenté M. de Normandie, qui a franchi le dernier fossé, descendant, large de douze pieds et plein d'eau, avec une aisance admirable, et sans perdre un instant l'assiette et l'équilibre.

Tout ce que Paris renferme de femmes et d'hommes élégans, d'équipages remarquables, de chevaux de prix, était réuni à la croix de Berny. Dans ce raout équestre, par le beau soleil de la première journée de printemps, on voyait s'entrechoquer des tilburys, des calèches, des cavaliers couverts de poussière ou de boue, tout frais émoulus de ces témérités préparatoires qui précèdent une course. Mesdames de Plaisance et Dutailis étaient venues dans une calèche découverte attelée de quatre chevaux ; la daumont littéraire de M. Eugène Sue était fière de ses harnais d'argent : de nombreuses députations du Jockey's-club s'étaient rendues sur le champ de bataille, et des paris s'engageaient encore aux derniers instans pour ou contre le cheval du prince de la Moskowa, dont on présageait beaucoup à l'avance.

Au milieu des groupes, à travers le gazon du pré paraissait sur un petit cheval noir M. Sosthènes de Larocheboucault,

avec ses bottes à la chevalière, sa barbe Jeune-France et son chapeau pointu.

M. Demidoff, M. de Plaisance, le prince de Léon, aujourd'hui duc de Rohan, M. Auber, notre spirituel et élégant compositeur, ont été remarqués parmi les curieux que cette fête avait appelés : la route, couverte de voitures et de poussière, offrait l'aspect d'un Long-champs rural.

Théâtres.

Louis XV, déclaré majeur depuis peu de tems, roi encore adolescent, mais toujours sous la tutelle du cardinal son gouverneur, bien qu'il eût grande envie de s'en débarrasser, chassait un jour dans les environs de l'abbaye de Chelles.

Profitant donc d'un moment où les chasseurs se trouvaient disséminés, le prince pique des deux et s'échappe : on le perd de vue, et pendant que son valet de chambre Lebel, pendant que pages, laquais, gouverneurs, demandent le roi à toutes les routes de la forêt, à tous les passans, Sa Majesté, heureuse d'être libre, entrait à l'abbaye de Chelles, encouragée par la présence des équipages de M. de Meilly qu'elle y avait aperçus.

Là, Louis rencontre de fraîches jeunes filles, innocentes, timides, aux tailles fines, élancées. Pour son début, il rencontre au parloir M^{lle} d'Humières, qui, de ce jour même, ne fait plus partie du couvent, que l'on enlève à ses camarades, que sa tante, la marquise d'Humières, reprend pour la conduire dans le monde, pour la marier peut-être avec le duc de Meilly.

On n'est pas plus jolie que Louise, plus enfant, plus naïve. Le roi est aussi enfant, aussi naïf que la pensionnaire du couvent, mais il a envie de se débarrasser de cette naïveté, et comme il se trouve plus à son aise auprès de M^{lle} d'Humières qu'auprès des grandes dames de la cour, le

roi ne tremble pas devant la jeune fille, la jeune fille ne tremble pas devant le roi ; c'est une causerie toute amicale qui s'établit entre eux. Ce sont deux enfans, objets de curiosité l'un pour l'autre, qui se questionnent sur ce qu'ils ignorent, ou sur les choses les plus indifférentes « Sire, vous ne vous coiffez donc pas comme votre aïeul ? — Non, non. — Vous avez vos cheveux?... — Certainement ; il y a bien assez de perruques à la cour. — Cela vous va très-bien. — Vous amusez-vous beaucoup au couvent ? — Mais oui, nous avons une foule de jeux. Mais ce n'est pas tout, ou nous permet encore de faire des beignets. — Des beignets..... Vous faites des beignets, est-ce que vous savez les faire, vous?... — Parfaitement, Sire, c'est toujours moi qu'on en charge au couvent... — Eh bien ! Louise, vous me ferez des beignets... On me les a défendus ; mais je vous attends à la cour avec madame votre tante pour en manger en secret avec vous. Que de plaisir je me promets !... »

La conversation cesse, on vient rendre hommage au jeune prince. Les courtisans l'ont retrouvé, on retourne à Versailles ; mais, jalouse de se rapprocher de la jolie Louise, Sa Majesté n'a pas voulu que le duc de Meilly lui offrit la main ; il lui fait donner par Lebel une commission pour s'en débarrasser. C'est lui qui offrira sa voiture à la tante et à la nièce, n'oubliant pas de rappeler à celle-ci la promesse aimable qu'elle lui a faite.

M^{me} d'Humières n'a vu d'abord qu'un enfantillage dans ce désir du roi ; cependant un prince de seize ans avec une fille du même âge demande à être surveillé. Elle permettra à sa nièce d'aller faire des beignets au roi, oui..... mais elle ne les quittera pas d'un moment, elle sera toujours à leurs côtés..... Tout se passe fort bien d'abord. En présence de la marquise, on prépare la pâte, les pommes, les plats, le sucre ; mais quand il s'agit de s'approcher du feu, de tenir la poêle,

Lebel fait remarquer avec raison que la robe de M^{lle} d'Humières, robe de cour, chargée de fleurs et de garnitures, sera gênante... Otons la robe!... Voilà la jeune fille en jupe, en fichu de gaze... Les beignets sont faits, on va les manger; des importuns arrivent. Ce sont des audiences: l'une d'elles demandée par M. de Meilly; ce sont les officiers supérieurs qui viennent prendre les ordres du roi... Vite M^{lle} d'Humières est cachée dans un coin, et M^{me} la marquise a l'air d'être en audience particulière; puis on repète avec intention que Sa Majesté est fort souffrante.

Le malin prince, aidé de Lebel, ne manque pas de profiter de l'occasion pour se débarrasser de la tante avec tous les respects possibles, et bien qu'elle s'efforce de dire et de faire. Elle est partie! Maintenant au tour de l'importun duc de Meilly, qui en se retirant enlève avec ses éperons une partie de la garniture de la robe de Louise. Il est bien vite congédié aussi. Le roi est donc tout à la jeune fille!... On se remet à manger des beignets; le roi s'empare de ceux qui touchent les lèvres de son gentil chef d'office; puis il l'embrasse; puis les deux jeunes têtes commencent à s'égarer.

L'auteur, n'osant sans doute pas dire ou montrer tout crûment au spectateur que Sa Majesté faisait dans cette circonstance son premier pas dans la carrière amoureuse, a eu recours à l'allégorie. Pour passer le tems, le jeune prince propose à sa compagne de jouer quelques fragmens d'un opéra de Marmontel intitulé *la Cage et l'oiseau*, ou *le Fossé franchi*. Le roi fera Alain; et, afin d'avoir les mouvemens plus libres, Sa Majesté

met bas son bel habit de velours chargé de broderies; Louise fera Nicette. La comédie commence; après plusieurs scènes de pantomime, le berger embrasse la bergère... Diable! voilà Lebel...

« Vite! vite! Sire! s'écrie le valet de chambre; ce sont les officiers qui sont inquiets de l'indisposition prétendue de Votre Majesté. Il faut se r'habiller. » Mais comment faire pour M^{lle} d'Humières? Sa robe déchirée, comment la remplacer? La jeune fille est conduite par un escalier dérobé à la lingerie; et, quand elle reparait brillante et parée, c'est pour être présentée comme duchesse de Meilly au courtisan malencontreux qui a tant contrarié le roi, et que Sa Majesté comble de ses faveurs, fait grand cordon, duc et pair, etc.

Le rôle de Louis XV est tout dans cet ouvrage, et M^{lle} Déjazet le joue avec une grâce, un esprit, une intelligence pour lesquels on ne saurait avoir trop d'éloges. et *les Beignets à la Cour* sont une très-jolie pièce qui vient d'être jouée au théâtre du Palais-Royal.

—Une de nos plus agréables cantatrices, M^{me} Raimbaux, dont le nom seul est tout un éloge aujourd'hui, vient de partir pour le département du Nord, où elle est instamment demandée. Il paraît certain que Lille et Douai peuvent se féliciter à l'avance du plaisir d'entendre bientôt cette artiste si distinguée, qui vient encore par son talent de coopérer aux succès du Théâtre-Italien. M^{me} Raimbaux part sous de trop brillans auspices pour que les pays qu'elle va parcourir ne classent pas sa présence dans leurs plus belles annales musicales.

A ce Numéro est jointe la planche 1148.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.
Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 f.—Départemens, 9 f. 50 c.—Etranger, 10 f.
Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE DONDÉY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



5. Avril 1835.



Petit Courrier des Dames

Boulevard des Italiens N^o 2¹ près le passage de l'Opéra.
Chapeau en paille de Soie M^{me} Thomas rue des filles St. Thomas.
Redingote en Mousseline de Linde garnie de Maline.
Facon M^{me} Bienvenu rue de Hanovre.

Mess^{rs} J. & J. Fuller N^o 34 Rathbone Place London.